

*C'est pas beau
de critiquer?*

Ce qu'il faut comprendre dans l'expression «le retour de la peinture», c'est, principalement, «le retour de la peinture dans le tableau». En fait, depuis Lascaux (je dis «Lascaux» par commodité), la peinture n'est jamais partie... Mais ce qu'on dit moins, la concernant, c'est qu'il s'agit d'une réalité fort volatile dont l'occurrence principale est, certes, le tableau mais qui, comme la grâce (!), se pose là où elle veut. Ce qui est peut-être nouveau, en revanche, c'est que des artistes, aujourd'hui, et qui ne sont pas forcément ce qu'on a coutume d'appeler des peintres, ont décidé d'aller la chercher partout où elle se trouvait, c'est-à-dire dans la réalité de la vie. L'affaire remonte aux collages cubistes et trouve sa plus belle expression, quarante ans plus tard, dans le... décollage auquel s'adonnent Jacques Villeglé et Raymond Hains. On les appelle tantôt «affichistes», tantôt «décollagistes», parfois «nouveaux réalistes». Leurs amis de rapine se nomment François Dufrêne, Wolf Vostell, Mimmo Rotella et aussi, quoique sous d'autres formes, Gérard Deschamps. Pour eux, la peinture est moins dans les tubes que déjà là et déjà faite, dans les affiches revêtues des jolies couleurs de la vie moderne, celles du spectacle et de la publicité, celles aussi de la propagande et de la violence. C'est pour cette raison, entre autres, qu'on les lacère, qu'on arrache, dans un geste apparemment inverse à celui de la peinture qui consiste à poser. Ainsi les peintures de Hains et de Villeglé sont-elles cueillies dans l'espace public, prélevées dans une saisie qui n'est pas sans rapeler le prélèvement et le cadrage photographiques.

Stephen Dean, à sa manière, s'inscrit dans cette histoire. Mais, à la différence de ses illustres aînés qui, au bout du compte, revenaient au tableau (comme on rentre au bercail), Dean prélève dans la réa-

lité grouillante de la vie une peinture qui emprunte, pour se montrer, les voies les plus diverses. Il a commencé à la façon des coucous qui pondent dans le nid des autres oiseaux. Par exemple, il s'est glissé dans la grille toute faite des mots croisés d'un journal en en colorant les cases. Il a aussi peint les boules de plusieurs bouliers qu'il a accumulés en assemblages : c'est alors le regardeur qui fait le tableau. Il a encore utilisé les petits rectangles colorés des nuanciers, la tranche chromatique des livres de poche et j'en passe. Dans Pulse, il avait filmé, dans le Nord de l'Inde, Holi, le festival des couleurs, rituels de fertilité en même temps que cérémonie en l'honneur de Krishna, le dieu bleu ; dix jours pendant lesquels, les barrières entre les castes tombent, et où le pigment (bleu en particulier) recouvre toutes les surfaces, celles des corps, des objets et des paysages. La vidéo, tout en conservant sa qualité documentaire, devenait ainsi une peinture vivante, parfois un monochrome en mouvement. C'est d'une autre cérémonie qu'il s'agit dans Volta, tournée dans le fameux stade brésilien de Maracana. Du match (des matchs, devrait-on dire, puisqu'il a filmé à l'occasion de 14 rencontres), de la pelouse et des joueurs, aucune trace, juste les tribunes et le public ; mais pour la peinture, c'est amplement suffisant. Il n'y a pas que les joueurs, en effet, qui défendent leurs couleurs, les supporters aussi, et... les peintres. Par de multiples modalités d'apparition de la couleur (celle des visages peints, des ballons de baudruche et des T Shirts agités, des fumigènes, des petits drapeaux et des immenses tifos), Stephen Dean, non seulement revisite une large part de l'histoire de la peinture, mais produit une occurrence picturale inédite, irréductible au tableau. Cependant, si la peinture, déjà là, n'attend que d'être prise par l'œil, fût-il mécanique, du peintre, elle ne se

Jean-Marc Huitorel

Stephen Dean,

Volta, 2003

Vidéo DVD, 8 mm.

Carte blanche au critique d'art qui nous offre un texte personnel, subjectif, amusé, distancié, poétique... critique sur l'oeuvre de son choix dans la collection du MAC/VAL.

C'est pas beau de critiquer? Une collection de «commentaires» en partenariat avec l'AICA / Association Internationale des Critiques d'Art.

pose sur l'écran vidéo qu'au terme d'une série d'opérations qui rappellent le cheminement du tableau dans les ateliers de jadis. Par exemple, les neuf minutes de Volta résultent d'une dizaine d'heures de rush, plusieurs caméras en différents endroits du stade et filmant simultanément, de près, de loin, en plans larges ou très rapprochés, saisissant ainsi les pixels que forme cette multitude bigarrée. Le stade, en effet, comme équivalent de la palette. Il en va également du son, entièrement capté dans l'enceinte sportive et soumis à un montage aussi rigoureux que complexe. Et l'idée même d'une peinture sonore, pour inédite qu'elle puisse paraître, n'en est pas moins séduisante et amplement justifiée par cette oeuvre. C'est l'ensemble de ces opérations que je veux ici appeler le geste, un geste sans lequel il n'est pas d'art ; et s'agissant de l'oeuvre de Stephen Dean, pour employer une expression qui m'est chère, la beauté de ce geste.

Le Mac/Val possède quelques beaux spécimens d'affiches lacérées (Villeglé) et de palissades (Hains). Dans une veine comparable quoique plus tardive et davantage fondée sur l'accumulation,

on citera aussi ce tableau de Pierre Buraglio constitué de paquets de cigarettes et dont Raymond Hains aurait pu dire qu'il s'agit d'un «Klein d'œil aux Nouveaux Réalistes».

